

You're The First, My Last, My Everything

Avec cet extrait des Vrais Paradis, François Jonquet nous plonge dans la folie des boîtes de nuit XXL de la fin des années 70. Prêts pour le grand saut ?



Par François Jonquet

Le boulevard était aussi large que celui qui menait à la Porte Rouge, il lui ressemblait un peu. Je ne m'étais pas trompé : quelques minutes plus tard, j'étais en face d'elle. La foule était moins nombreuse, moins déguisée, aussi. À la place de l'androgynie, une grosse Noire en djellaba et perfecto. Deux aiguilles de tricoter, du même rose que la djellaba, transperçaient en croix son chignon. Ses yeux s'étiraient vers le haut selon un savant dégradé de noir qui dessinait au-delà de ses sourcils d'immenses paupières. Ses lèvres blanc glauque étaient celles d'un noyé tout juste recraché par la mer.

Autant l'androgynie ressemblait à un bout de caoutchouc, autant la Black était visée sur ses deux pieds. L'impératrice Sumo toisait sa foule, elle la reniflait, glissant d'une tête à l'autre sans jamais s'arrêter : on aurait dit qu'elle la comptait. Alors que je me tenais prudemment en retrait, elle m'a foudroyé d'un de ces regards ! Les yeux du blâme, de la haine ! Instantanément, elle l'avait identifié, le provincial ! Je n'avais plus qu'à décamper.

D'instinct, j'ai regardé une dernière fois en arrière et j'ai croisé encore ses yeux de folle. Qui m'ont littéralement accroché, elle a acquiescé d'un léger coup de menton, son bras s'est tendu vers moi. Signal qui m'a ouvert un passage et, dans une invraisemblable confusion d'esprit, je me suis avancé.

Elle ne m'a pas lâché, j'étais le petit poisson ferré qu'elle remontait lentement au bout de sa canne. Jusqu'à ce que je me retrouve à côté d'elle. Là, elle m'a fait un drôle de sourire, elle a poussé la porte, et moi, je suis entré.

Dans du rouge, d'abord : la porte extérieure était la pointe visible d'un long couloir de théâtre. Dès l'entrée, la musique a déroulé jusqu'à moi d'invisibles tentacules ; beat métronomique d'un grand cœur serein. De nouveaux entrants m'ont bousculé, j'étais redevenu l'homme invisible, tant mieux !

Dans le couloir, je me suis avancé, les yeux rivés sur des portes battantes d'où s'échappaient flashes azur et éclats de musique. Plus je me rapprochais, plus le sol vibrait et plus le tempo de la musique accélérât – ou était-ce mon cœur ?

J'ai poussé la porte d'un doigt, je me suis retrouvé sur le seuil d'une grotte saturée de fumée blanche, zébrée d'éclairs bleus. Et je me suis mis à danser, danser, danser, danser de tout mon cœur, les yeux fermés, bras, poings jetés dans la multitude. Absorbé par ce grand tout, là, absolument, dans l'instant incandescent.

Était-ce le souffle des baffles géants, qui pulsaient sur mon visage un léger vent ? Mes yeux clos se sont ressouvenus du crépuscule d'une journée du sud de la France, lorsque mes joues de garçon avaient perçu pour la première fois la caresse de juillet. Sur la plate-forme d'un camion, au milieu d'autres, en cet instant la sensualité diffuse du monde avait soufflé sur moi les prémices de l'érotisme. Au plus profond de mon être,

de minuscules étoiles, vierges et naïves, avaient scintillé, là-bas et maintenant ici, et pointillé mon âme.

La fumée était percée de traits verts. Brefs, saccadés, ils portaient d'un point unique, en rayons horizontaux. Ils se sont subitement tous réunis pour dessiner, à travers la brume, juste au-dessus des têtes, un plafond étale de lumière synthétique. Puis le laser s'est concentré en une simple ligne super-puissante, émeraude. La fumée s'estompant lentement a dévoilé une scène où trônait une statue égyptienne. Un Horus noir et or, de plusieurs mètres de haut, tendait des bras menaçants. Puis ont apparu un balcon de théâtre, des corbeilles bondées de spectateurs debout, qui nous regardaient.

Rythmes et chansons se succédaient en se fondant, lançaient de nouvelles pistes. J'adorais le moment de l'enchaînement, cette zone de tension où le morceau en passe d'être abandonné résiste d'abord, puis se hache dans l'autre au risque de la cacophonie, pour se résoudre à ne plus être qu'un faire-valoir. Créant ainsi, morceau après morceau, une ascension : on glissait de sommet en sommet.

Mais tout à coup, dans la fumée évaporée, un énorme coup de cymbales a retenti. Tout s'est arrêté. La foule essoufflée s'est figée. Moi, sur la piste, tout transpirant, tout bizarre, les yeux écarquillés sous des regards, dans l'espace nu de la musique interrompue,



Palace ou Porte Rouge ?

Ci-dessus, François Jonquet à la fin des années 70 avec la physio de la Porte Rouge, la boîte où Paris découvrait les délices de la disco. A moins qu'il ne s'agisse du Palace dont Jenny Bel Air filtrait l'entrée sans pitié ? Photo: Foc Kan.

j'ai senti la grande coque surpeuplée. Le fourmillement de la Porte Rouge, visible et invisible, sur la scène et dans les coulisses, dans les cintres, les foyers, les sous-sols, je l'ai perçu. Alors, au compte-gouttes, quelques notes sont tombées, entrecoupées de cris d'oiseaux. Une rumeur de forêt équatoriale !

Des cris de plus en plus perçants – arrê.

Eclats de musique – arrê.

Craquements de jungle – arrê.

Hurllements de singes, qui transperçaient les tympanes. Des accords se sont frayé un chemin au milieu des cacatoès, capucins, oiseaux de paradis, les ont recouverts, fait place à un compte à rebours, une mise à feu. Qui a réanimé petit à petit les figurines de la boîte à musique. Et quand la fusée a décollé, je m'y suis accroché des deux bras : *You're The First, My Last, My Everything* annonçait une voix très grave. Oui *The First, The Last, Everything* : j'y étais, au cœur de cette prière, j'y communiais. Je tendais les bras vers *The First, The Last, Everything*, je l'appelais des mains, le grand tout. J'y croyais comme en ces voix qui invitaient : *Call me ! Follow me !*, prêt à suivre n'importe qui, tout essayer. Les yeux clos pour l'instant, ressentant

la mer autour de moi, mais seul dans la musique, au sommet de je ne sais quelle tour, de je ne sais quel phare ou donjon, découvrant le grand angle de la vie.

A force de mouvements de bras et de coups de poing dans le vide, j'avais créé autour de moi une petite clairière !

La soif m'en a fait sortir, j'ai crawlé parmi les danseurs pour me retrouver dans le couloir, tout en sueur, la chemise à même la peau, pitoyable. Rêvant de me fondre dans les murs, ressentant le jeune poète à l'instant où sa chemise trempée de fièvre gelée s'était rabattue sur son ventre. Pensant à cette chambre où il était mort : cette nuit, peut-être, imperceptiblement, un objet, un verre, une pendeloque, sous l'effet du grondement de la Porte Rouge, tremblait.

J'avais soif et rien en poche, mais, plutôt que de chercher les toilettes, je me suis serré contre le mur, j'ai décollé ma chemise pour qu'elle sèche un peu. Et j'ai regardé. A quelques mètres de moi

se trouvait l'androgynie ! Un splendide garçon manqué... Aux cheveux peroxydés et coupés en brosse, les yeux en amande, le regard blessé. Une bagarreuse dont les bras nus, le décolleté, exhibaient une peau zébrée de fines cicatrices : des lignes blanchâtres, espacées horizontalement, systématiquement, les unes des autres par quelques centimètres. Comme si on l'avait froidement torturée, découpée...

Elle était braquée sur un jeune mec au visage émacié, dont le tee-shirt en lambeaux dévoilait un torse finement musclé, frémissant. Tendue vers lui, elle parlait avec véhémence. Le jeune mec s'est interposée en prenant manifestement le parti du garçon. Le trio se tenait au milieu du couloir, sur le passage d'une parade qui les contournait. Des jeunes corps affairés slalomaient parmi les poseurs, gravissaient quatre à quatre l'escalier d'apparat ou dégringolaient les marches qui s'enfonçaient dans les entrailles de la Porte Rouge. ☘

→ A lire : «Les Vrais Paradis» de François Jonquet (Sabine Wespieser Éditeur), 253 pages, 20 €.